

Collectif : *Femmes, corps et âme*

Chantal Théry

Volume 9, numéro 1, 1996

Femmes et technologies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057878ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057878ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théry, C. (1996). Compte rendu de [Collectif : *Femmes, corps et âme*]. *Recherches féministes*, 9(1), 154–156. <https://doi.org/10.7202/057878ar>

journaliste et écrivaine, interviewe douze femmes qui sont ou ont été membres d'un gouvernement. Il est à remarquer la présence de Shulamith Aloni, ministre de l'Éducation et de la Culture en Israël, de Hanan Ashraoui, porte-parole de la Délégation palestinienne aux négociations de paix au Moyen-Orient, de Hazel O'Leary, première femme secrétaire d'État à l'Énergie aux États-Unis, et de Simone Veil, ministre d'État, ministre des Affaires sociales, de la Santé et de la Ville en France. Chacune des douze intervenantes parle de son expérience en politique et de la condition des femmes dans son pays. Un dialogue se développant dans une grande sororité intervient entre la Palestinienne Hanan Ashraoui et l'Israélienne Shulamith Aloni, sororité d'un symbolisme tout à fait féministe : comme l'affirment ces deux intervenantes, toutes les formes d'oppression naissent d'une même mentalité. Gisèle Halimi conclut cette dernière table ronde par la constatation que « la différence des sexes [...] doit être le ressort de la véritable égalité des femmes, particulièrement en politique » (p. 267).

En annexe aux actes du colloque, on trouve un document préparé par Mariette Sineau : « Femmes en chiffres ». Il s'agit d'une série de tableaux commentés portant sur la participation politique des femmes dans le monde, en Europe et en France. Ces divers tableaux sont une source précieuse d'information, mais ils comportent un certain manque : aucune donnée concernant le Canada et le Québec n'y est présentée.

Malgré ce silence, il demeure que la réunion dans un même lieu de femmes de multiples systèmes politiques et la réunion dans un seul volume de leurs interventions constituent un moment historique de concertation et d'échanges d'idées qui démontre bien la nécessaire solidarité mondiale des femmes pour que l'avenir de l'égalité devienne pour chacune d'entre elles, un jour, le présent.

*Josée Néron
Faculté de droit
Université Laval*

Collectif : *Femmes, corps et âme*. Québec/Montréal, Musée de la civilisation/XYZ éditeur, 1996, 153 p.

Les femmes s'appartiennent-elles enfin corps et âme ? À quatre ans à peine de l'an 2000, onze textes de femmes — écrivaines, journalistes, chercheuses — *apportent des mots au moulin de l'événement « langage »* du Musée de la civilisation de Québec et des éléments de réponse à la question.

Premier constat, le couple fille-mère habite la plupart des textes : « Ma mère sur mes genoux » de Louky Bersianik, « Nora » de Marie-Claire Blais, « Œuvre de chair et métonymies » de Nicole Brossard, « Où étiez-vous, tout ce temps ? » de Christine Eddie, « La femme du pendu » de Micheline Lachance et « Une sisyphé en jupon » de Ghislaine Rheault.

Des filles déplorent que leur mère n'ait pu vraiment se réaliser. Les mots de la mère dans le premier texte de Louky Bersianik — « Je n'ai jamais fait ce que je voulais » — et le sentiment douloureux d'un moi et d'une vie inachevés sont repris en écho par la Nora de Marie-Claire Blais, itinérante de luxe, épouse d'un mari diplomate, qui rêve d'enfiler l'un des maillots de bain de ses filles comme une magique peau de jouvence qui lui rendrait la passion de peindre et d'écrire de sa

jeunesse, ou la « Sisyphes en jupon » de Ghislaine Rheault, qui, dévorée par l'industrielle vie, n'en finit pas de vouloir écrire...

Mais alors qu'à rebrousse-temps les filles d'hier se sont imaginé, comme la narratrice du texte de Louky Bersianik, « prendre [leur] mère sur [leurs] genoux », « [d]élier dans sa bouche tous les autres mots qu'elle n'a jamais dits », mots tus « qui [les] font frissonner et [les] blessent corps et âme », les filles des années 90, elles, assument le rôle de maïeuticiennes des talents, de la parole et de la joie de vivre de leur mère : « s'il te plaît, écris-moi un roman » ne cesse de réclamer en cadeau la fille de la « Sisyphes en jupon » de Ghislaine Rheault, quand celle du texte de Nicole Brossard demande à sa mère de la replonger « dans l'idée que la littérature est une joie » et de lui écrire « des choses simples qui puissent [l']attendrir et [lui] donner espoir ».

Le travail de transmission de la mémoire et de constitution d'un matrimoine se trouve en grande partie assumé par les filles conscientisées et solidaires, filles réelles ou filles spirituelles. La narratrice du texte de N. Brossard, qui découvre l'art d'être grand-mère et cultive la filiation gynéalogique, estime que les mères ne peuvent à elles seules assurer « le pouvoir de transmission culturelle et la capacité d'éclairer les filles ». Hélène Pedneault, forte de sa lecture des cinq tomes de *Histoire des femmes en Occident*, souhaite « des femmes à perte de vue pour que l'horizon s'élargisse », car, si l'histoire des femmes, vieille de plus de 2 000 ans mais systématiquement et sérieusement écrite depuis seulement 20 ans, ne figure pas comme matière obligatoire de l'école primaire à l'université, les jeunes consciences sans savoir ni mémoire ne contribueront que fort peu à l'amélioration effective de la condition des femmes d'aujourd'hui! Même volonté chez l'étudiante du récit d'Anne Dandurand de soulever la « housse de couil » qui, vêtement après vêtement, comme autant de peaux d'âme, révèle l'étonnant parcours d'une intelligence sensible qui traverse le siècle, en célibataire, infiniment amoureuse et audacieuse, celle d'Adelina Beauregard, enfant abandonnée, bonne, ouvrière de manufacture, couturière professionnelle, créatrice de mode, étudiante adulte, enfin, puis infirmière pour malades atteints du sida.

Des passeurs de mémoire sensible, hommes solidaires de femmes fières, apparaissent aussi dans ces textes : comme ce journaliste décrit par M. Lachance, qui, grâce à Henriette de Lorimier, comprend que l'histoire des hommes serait souvent perdue sans la présence active d'amoureuses épouses héroïques; comme le père du texte de L. Bersianik qui rédige son journal (journal à quatre mains parfois, mari et femme) et qui insuffle à sa fille sa passion des cahiers et sa volonté d'arrimer la vie par les mots; ou ce lecteur — convié dans les dernières lignes de ce recueil collectif — qui, peut-être, sera tenté d'arrêter l'allumette prête à enflammer les écrits inédits d'une femme.

Les hommes ne sont, dans la plupart des textes, guère pris à partie. Même dans le récit de Catherine Lalonde, récit qui semble bien évoquer une relation incestueuse, le père est brossé avec beaucoup de discrétion et de réel attachement... Une vie de femme peut plus facilement aujourd'hui se concevoir sans homme ou presque. Dans le tonique texte de Christine Eddie, « Où étiez-vous, tout ce temps ? », la narratrice interpelle et rassure le personnage féminin revenu bredouille de sa quête de compagnon : « Comme des dizaines de milliers de femmes, vous n'avez pas d'homme à vos côtés. Votre âme a-t-elle vraiment besoin d'une sœur pour que le souffle léger de la joie vous effleure ? »

Elle la renvoie à sa vie, à la vie, son violon, ses cahiers à dessin, sa fille, ses livres, sa thèse, ses prochaines vacances au bord de la mer! La narratrice des « mots blancs » de la jeune écrivaine Catherine Lalonde, la plus « postmoderne » du recueil, fait le récit d'étranges amours faites de « désattente », d'aspiration à la « tranquillité », sans espoirs ni passé à accumuler. La vie, heureusement, bruit de sensations, de notations, de présences, de mots bien vivants et d'intelligence. Intelligence aussi, heureusement spontanée, des relations hommes-femmes, « comme si sans nous la tendresse, sœur de nos corps, voulait se mettre à exister, en dehors de nous » note Lalonde, tandis que Bersianik interroge « le côté obscur des sentiments humains, le côté de leur épuisement tacite chez les êtres les plus sincères et les plus intenses » et que Marie-José des Rivières, après de longues et sérieuses recherches sur 30 ans de confidences amoureuses, intimes et sexuelles des femmes dans le magazine *Châtelaine*, nous apprend, est-ce navrant ou rassurant ?, que nous en sommes encore à inventer l'amour et la sexualité au-delà des stéréotypes. N'avons-nous d'ailleurs pas encore à nous inventer, femmes : « J'ai repris *je* à la vie, qui suis-je donc ? », questionne Brossard.

Ce recueil est d'ailleurs, résolument, moins du côté du corps et de l'âme que du côté de la vie et de l'intelligence. Intelligence de la vie qui guide aussi bien la « vieille femme allant de guerre en guerre, de dictature en révolution, un fichu sur la tête, les mains gercées, les pieds enflés, se traînant entre les obus, porteuse d'eau » (Brossard) que les nouvelles filles de l'espèce *cyborg* filant le long des inforoutes. La narratrice de « Ma vie est loin d'ici », de Claudine Bertrand, qui parle « toutes les langues intergalactiques » mais a encore « le goût de dire ce qui [la] hante depuis le début des temps », « depuis 12 milliards d'années/poussière de vie », aujourd'hui « désemparée » mais toujours assoiffée d'eau vive et de mots, est bien la sœur intemporelle de la jeune et de la vieille femmes du texte de N. Brossard, la mère et la fille enceintes à des années de distance, dans l'« euphorie véloce », « lancée[s] à vive allure dans le cosmos », « esprit, sens dessus dessous, de lenteur et d'extase sous la voûte céleste ». La grand-mère d'Alexandra (le bébé fille de l'an 2000 du texte de Brossard) pense que, même au XXI^e siècle, le monde recommence avec l'odeur et la chaleur du corps maternel et que « la fonction du temps est de traverser bien vivant comme un courant de chaleur et de pensée les corps doués de cette intelligence rusée dont nous apprenons à nous doter au fil des ans pour refouler élégamment l'idée de la mort comme un fin fond de lie ». Sans doute faut-il « aimer le bonheur simple pour que la vie continue » et... l'écrire, avec intelligence et détermination. « La science est grossière, écrivait Roland Barthes dans *La leçon*, la vie est subtile, et c'est pour corriger cette distance que la littérature nous importe. »

Chantal Théry
Département des littératures
Université Laval